

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Pierre Stewart
L'amour d'une autre ou... un amour de Swann!

André Vanasse

Numéro 4, novembre 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1377ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A. (1976). Pierre Stewart : *L'amour d'une autre ou... un amour de Swann!* *Lettres québécoises*, (4), 10–11.

Pierre Stewart:

L'amour d'une autre ou... un amour de Swann!



Je reviens donc en arrière, me souvenant que Pierre Stewart s'était mérité le prix Pierre Tisseyre du Cercle du livre de France pour un roman intitulé *L'amour d'une autre*. Le roman ne m'avait pas, loin de là, laissé indifférent mais j'avais, pour des raisons multiples, négligé d'en parler. Dans le vacuum actuel, il m'est (s'agit-il d'une expérience analogue à celle de Proust avec sa petite madeleine?) revenu spontanément à la mémoire.

Signalons, avant d'aller plus loin, que j'ai tort de parler de «roman» puisque l'auteur a cru bon de classer son récit sous la rubrique «sotie». Cette appellation ne me paraît pas insignifiante. Elle connote, du moins pour moi, une période précise dans le temps: en voyant le mot «sotie» j'ai immédiatement pensé à Gide et aux romans publiés au début du siècle. Car il faut bien admettre qu'actuellement ce terme n'est guère plus utilisé. Il est quelque peu suranné. Qui utilise de nos jours, non pas le genre, mais l'expression? Personne à ma connaissance. D'ailleurs la définition qu'en donne le Petit Robert nous renvoie loin en arrière: «Farce de caractère satirique jouée par des acteurs en costume de bouffon, représentant différents personnages d'un imaginaire «peuple sot», allégorie de la société du temps».

Même si la définition est quelque peu confuse, ce qui paraît certain c'est qu'elle décrit le genre comme une caricature (par le costume ou les propos) d'un système social donné. Or, ce qui est étonnant c'est que Pierre Stewart ne fait, à moins que je sois aveugle, aucune satire du système social dans sa sotie. Il s'agit bien plutôt d'une étude psychologique qui ne se veut même pas humoristique.

À cette remarque concernant le

sous-titre, s'en ajoute une autre à propos du titre lui-même. *L'amour d'une autre* m'a rappelé immédiatement celui, bien connu, d'«Un amour de Swann». Il est difficile de savoir pourquoi je me suis laissé aller à cette association. Peut-être en vérité que le rapprochement entre les deux textes (*L'amour d'une autre* — *Un amour de Swann*) m'est venu après-coup, une fois la lecture du roman terminée. Cela est d'autant plus probable que l'auteur cite, en tête du chapitre III, une réflexion de Marcel Proust, sur Swann et prend même la peine d'y faire allusion par l'intermédiaire de Sophie, l'un des personnages du récit («C'est ma sonate de Vinteuil. Enfin, ce n'est pas pour une phrase qui me rappelle quelque chose, comme pour Swann: j'ai arrêté mon choix avant d'être sûr de ce que cela me rappellerait (p. 74)»).

Quoi qu'il en soit, je me souviens d'avoir sursauté en lisant l'avant-dernier chapitre (17) qui débutait comme suit: «Au mois de septembre, cette année-là, eut lieu ce qu'Andrée appela longtemps «le fameux bal» (p. 143)». Cette remarque me rappelait brutalement la «fameuse» soirée chez la marquise de Saint-Euverte où Swann, entendant à nouveau la petite phrase de la sonate à Vinteuil découvrait tout à coup, en récapitulant les événements marquants de cette longue et douloureuse aventure, que son amour pour Odette n'existait plus. Peu après cette soirée, Swann se faisait cette réflexion si désabusée au sujet de son amour: «Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon grand amour, pour une femme qui ne plaisait pas, qui n'était pas mon genre!». Phrase à laquelle je n'ai pu m'empêcher d'accoler la réflexion d'Andrée, l'héroïne du récit, au sujet de son amour pour Laure, l'inconnue

qu'elle a poursuivie tout au long du roman: «Mais ce qui lui sembla le plus inouï de tout ce qui lui était révélé fut de s'apercevoir qu'elle avait fait erreur sur son nom! Elle ne s'appelait même pas Laure! Le dernier palier du ridicule était atteint. (...) Il ne manquerait finalement aucun des éléments capables de contribuer à cette faillite complète (pp. 153-154)».

C'est à partir de ces éléments que j'ai compris pourquoi Pierre Stewart avait consciemment ou inconsciemment sous-titré *L'amour d'une autre* de «sotie». Il aurait été effronté de remplacer «sotie» par «pastiche» (on sait que Marcel Proust a écrit un texte qui s'intitule *Pastiches et mélanges*). La dénomination aurait été si évidente qu'elle aurait été excessive. Voilà pourquoi «sotie» a été choisie: le pastiche, pour qui connaît bien Proust est si évident qu'il en est une caricature, une sorte de sotie.

Evidemment ces remarques peuvent laisser croire que *L'amour d'une autre* est un très mauvais récit. Il n'en est rien. J'avoue que j'en suis venu à partager l'opinion de Victor-Lévy Beaulieu qui clame (affirmer est un terme trop faible dans son cas!) que le romancier est fondamentalement un pillier de textes. Le récit de Pierre Stewart, malgré une préciosité un peu gauche, est tout à fait prenant. Il se lit facilement, avec plaisir. On a eu raison de lui accorder le prix du Cercle du livre de France — Pierre Tisseyre.

Ceux qui ont lu *Un amour de Swann* peuvent se faire une assez juste idée du récit de Pierre Stewart. Qu'il leur suffise de s'en tenir à la dernière

partie, celle où Swann, séparé d'Odette, la suit à la trace soit en imagination soit par personne interposée. Respectant non pas la lettre mais l'esprit proustien, Andrée, l'héroïne, sera confrontée à un amour homosexuel jamais réalisé. Bizarrement le seul personnage qui ne sera jamais nommé dans le texte est cette « amie » de toujours qui habite au-dessus de chez elle dans un ancien cottage transformé avec le temps en un double logement. Grâce à elle et à l'escalier condamné qui monte au deuxième, Andrée pourra assister, en regardant sous la porte, aux amours de son amie et d'une certaine Sophie. Il est difficile de connaître l'impact de cette scène sur le psychisme d'Andrée. Ce qu'on peut savoir c'est que Sophie ressemble étrangement, non pas physiquement mais par quelque constitution secrète, à une autre jeune fille rencontrée dans un parloir et qui a subjugué Andrée. Elle-même d'ailleurs ne saurait dire pourquoi cette « téléphoniste du parloir » lui a fait une impression si durable. Il s'agit en fait d'un certain type de comportement, d'attitude physique dont elle reste prisonnière mais dont la description, toujours répétée au cours du récit, ne nous apporte que peu d'informations :

« André s'aperçut que ce qui l'avait frappée, des gestes de Sophie, n'était peut-être pas ce qu'ils avaient de plus caractéristiques d'elle, mais plutôt ce par quoi ils correspondaient le plus au type de cette autre jeune fille dont elle ne savait pas le nom (i.e. la jeune fille du parloir). Elle en dégagait maintenant l'essentiel brusquerie, où chaque mouvement même appliqué semblait imprévisible, où ses longs bras très fins se détendaient en gestes décidés, mais forcés, non définitifs, manquant manifestement de sûreté, comme s'ils avaient été posés à l'essai, quoique avec audace, et qu'après en avoir vu l'effet sans désastre, on pût les approuver » (p. 25)

C'est à cause de cette image de la contradiction, timidité et audace, angoisse et sourire engageant, crispation et sérénité, qu'Andrée connaît un si long et si insidieux tourment. Au début, elle ne pourra même pas

savoir que c'est cette jeune fille du parloir qui la tracasse et que c'est elle qui occupe le champ confus de sa rêverie. Elle pourra donc continuer à vivre à l'intérieur de son cercle d'amis très restreint, c'est-à-dire avec Marc et aussi avec Jean-Charles et Céline. Deux couples d'amis dont les relations sont en somme presque uniquement professionnelles. Sans doute Andrée aura-t-elle l'occasion, en l'espace de six ans, de faire l'amour à deux reprises avec Marc, puis ensuite à quelques reprises avec Jean-Charles, l'ami de Céline. Mais cela se fait comme une espèce de fatalité c'est-à-dire sans désir et sans passion véritables. La seule expérience envoûtante sera celle qu'aura Andrée avec Sophie, celle qu'elle a pu observer avec son « amie ».

La vie d'Andrée, marquée au signe de la retenue, n'aurait rien de particulièrement significatif si l'héroïne n'était hantée par l'image de la téléphoniste du parloir. Cette téléphoniste revue, imaginée, rêvée en viendra à occuper progressivement tout l'espace imaginaire d'Andrée. Image d'abord confuse, elle atteindra une dimension obsessionnelle à mesure que le temps passera. Il faudra en fait six ans pour que cette image s'estompe.

Le déroulement de cette idylle jamais réalisée est absolument fascinant. Il est l'illustration d'un processus quasi diabolique dont l'héroïne est à la fois l'instigatrice et la victime. Andrée, obsédée par cette jeune fille dont elle apprend par Marc qu'elle est supposée s'appeler Laure, multiplie les possibilités de rencontre avec elle mais ne parvient jamais à poser le geste qui lui permettrait d'entrer véritablement en contact avec elle. Elle la suivra d'abord à la trace fréquentant le même restaurant qu'elle puis, par la suite, aura l'occasion de converser avec elle à son milieu de travail. Mais chaque fois qu'il lui sera donné de briser la glace, Andrée sera incapable de le faire et sera finalement réduite à se dire après-coup qu'elle aurait dû agir autrement. La situation deviendra telle que l'une et l'autre se poursuivront fébrilement tout en étant presque persuadées qu'elles ne

s'atteindront jamais. Le résultat sera celui d'une exaspération sans borne où les deux poursuivantes en viendront, involontairement ou pas, à se bousculer mutuellement tout en demeurant incapables d'aller plus loin que ce mode de communication gestuel et quasi rituel. Chassé-croisé aberrant mais combien humain.

Effectivement tout se passe comme si, le geste d'ouverture étant constamment reporté, le vrai contact devienne peu à peu absolument impossible. Machine diabolique parce que l'une et l'autre se rendent bien compte qu'elles se désirent (du moins certains gestes ou paroles de Laure nous le laissent supposer) mais que s'étant placées dans une position compromettante (les deux se poursuivent inlassablement, se surveillent de l'oeil, simulent l'indifférence) elles ne pouvaient plus, à cause même de ces indices, se compromettre encore plus.

Inutile de dire que les amateurs de romans « straight » trouveront peu de satisfaction à lire Pierre Stewart. Pour les autres, c'est-à-dire ceux pour qui le clair-obscur est l'éclairage naturel prendront un évident plaisir à lire ce court texte. Ils y retrouveront sans doute un peu d'eux-mêmes, peut-être une partie lointaine de leur existence, celle où amoureux fou d'une jeune fille ou d'un jeune homme, ils restaient tendus comme un ressort, tremblant de tous leurs membres mais incapables de poser le geste qui les aurait fait chuter vertigineusement. Ceux-là pour qui un grand amour (le premier?) n'a été qu'un ensemble de regards furtifs, de rapprochements ou de touchers involontaires, de soudaines rougeurs suivies de dépressions solitaires, de sourires figés par la terreur, de furieux et irréprimables battements de coeur, mais pour qui tous ses symptômes ne connurent jamais leur suite logique, comprendront qu'Andrée ait pu souffrir mille tourments pour une jeune fille nommée Laure dont chacune des lettres de son nom brillaient comme une enseigne sacrée et lumineuse... mais qui dans la réalité des faits ne s'appelait même pas Laure!

André Vanasse